

El. 8° Z

5159

Christophe Donner

L'EUROPE MORDUE
PAR UN CHIEN

L'Europe mordue par un chien

EL 8° Z

5159

1389934-0-10

823

Christophe Donner

L'Europe mordue par un chien

Quelques années après la Seconde Guerre mondiale, les étudiants de France (UNEF-UD) décidaient d'affréter un train de quatre cent cinquante étudiants, en vue de fraterniser, en quelque sorte, avec ces nations fraîchement libérées. Le train s'appellerait *le Train de la Démocratie* et traverserait l'Europe jusqu'à Bucarest en dix jours et dix nuits.

Informé de cette initiative, j'allai trouver les responsables de l'UNEF-UD et leur proposai d'écrire le livre du train.

Ils ont bien voulu accepter ma proposition et je veux ici les en remercier.

Majeur

11, rue de Sèvres, Paris 6^e



Christophe Donner
L'Europe mordue
par un chien

© 1991, l'école des loisirs, Paris

Dépôt légal : avril 1991

Imprimé en France par Jean Lamour à Maxéville



Avertissement

Quelques semaines après les événements qui avaient bouleversé les pays de l'Est, l'Union nationale des étudiants de France (UNEF-ID) décidait d'affréter un train de quatre cent quatre-vingts étudiants, en vue de fraterniser, en quelque sorte, avec ces nations fraîchement libérées. Le train s'appellerait *le Train de la Démocratie* et traverserait l'Europe jusqu'à Bucarest en dix jours et dix nuits.

Informé de cette initiative, j'allai trouver les responsables de l'UNEF-ID et leur proposai d'écrire le livre du train.

Ils ont bien voulu accepter ma présence et je veux ici les en remercier.

Annexes

Quelques semaines après les événements qui
avaient bouleversé les pays de l'Est, l'Union in-
ternationale des étudiants de France (UIEF-ID) déci-
dait d'arrêter au sein de quatre cent quatre-
vingts étudiants, en vue de faire passer, en quelque
sorte, avec ces nations fraîchement libérées. Le
train s'appellerait le Train de la Démocratie et tra-
verserait l'Europe jusqu'à Bucarest en dix jours et
dix nuits.

Informé de cette initiative, j'allai trouver les
responsables de l'UIEF-ID et leur proposai
d'écrire le livre du train.

Ils ont bien voulu accepter ma présence et je
veux ici les en remercier.



GARE DE L'EST, VENDREDI SOIR

Train spécial.

Je dis mon nom et on me donne un numéro. J'aurais préféré un tatouage sur le bras, et puis des chiens, des crânes rasés.

Il y a une vedette de cinéma, là-bas sur le quai, elle vient d'arriver, elle veut bénir le train spécial devant les caméras, son visage est éclairé par les torches, les flashes. Elle est beaucoup trop belle, elle est affreuse. Autour d'elle, il y a plein de jeunes filles qui l'admirent, qui rêvent de cette femme parfaite. Les garçons prennent des photos, un peu gênés. Je m'approche pour mieux la voir, pour entendre ce qu'elle dit dans les micros, je cherche le cœur de l'action, comme si le cœur de l'action était un endroit pour moi, mais là aussi, je suis seul. Je suis au milieu de la foule, je me répè-

te sans cesse : je suis écrivain, je suis écrivain, je me raccroche à ce qu'il y a de plus fragile en moi.

J'écris la vie du train sur un carnet bleu. Il est 23 h 30, il n'y a plus de chronologie possible, tout ce qui bouge autour de moi vient contredire mes phrases, il faut renoncer aux phrases, la petite musique des mots, c'est fini ; maintenant, c'est des trucs comme ça, des traits, des bruits, des passages de tunnels, c'est le train qui décide, et quand le train s'arrête, mon écriture s'arrête.

Et puis le train repart.

Ils ont un problème, ça y est, ils le tiennent. C'est dans les wagons de marchandises. Un vol. Quelqu'un s'est introduit. Il a volé quoi, on ne sait pas. Il va falloir refaire tout l'inventaire. C'est pas drôle. Les cartons d'eau minérale se baladent au milieu des caisses de livres. Ils ont défait les sangles.

Si quelqu'un a vraiment piqué de la nourriture, on ne pourra jamais tenir jusqu'à la fin.

- A quelle heure on arrive à Leipzig ?

On est six dans le compartiment. On s'aime bien. Sauf Raphaël qui est arrivé le dernier. On croyait qu'on aurait la place libre pour vivre à l'aise: Eh ben non. Il est arrivé avec ses sacs, ses valises, exténué, en sueur. Il sent la sueur. Je me dis: ça y est, ça commence, les odeurs.

Il faut réaménager le compartiment pour caser ces nouvelles valises encombrantes. Mais qu'est ce qu'il y a dans tes valises, je suis curieux de savoir.

- Des livres, dit-il, des jeux d'échecs et des rames de papier blanc à offrir aux Roumains.

Raphaël semble prendre très au sérieux le caractère humanitaire de ce train spécial, c'est une mission.

Nous aussi on a des cadeaux pour les Roumains, des livres, des habits, du café et du chocolat. La première chose que je demande aux gens que je rencontre: « Qu'est-ce que tu as prévu comme cadeaux pour les Roumains? »

Personnellement j'ai dans mon sac un morceau authentique de l'Opéra de la Bastille. C'est mon genre. Je crâne avec mes idées originales.

Cendrine a emporté du chocolat. Elle est

gourmande, elle sort une plaquette de Suchard et elle dit : faut qu'on en garde pour là-bas, faut pas tout manger.

Il paraît qu'ils n'ont rien, là-bas. Elle a pensé aux livres, aussi. Des livres qu'elle aime bien. Elle aime les livres, les écrivains. Elle se tourne vers moi.

- Alors t'écris des livres ?

- Ben oui, je suis écrivain.

C'est pénible à dire, et puis c'est agréable. Maintenant c'est une drogue, je suis écrivain, j'écris la vie du train, son histoire, s'il y en a une. C'est pour ça qu'il me faut la couchette du haut : je peux monter pour écrire quand je veux.

Dans quelques jours, Cendrine me demandera : « Est-ce que tu me trouves belle ? »

Justement, c'est la question que je me poserai pendant plusieurs jours : est-ce qu'elle est belle ?

Et Yvan ? Est-ce qu'il est beau ? Il a des lunettes qui m'empêchent de comprendre ce qu'il a dans le regard. Il porte un polo de marin, avec des rayures. Il fait penser au cuirassé « Potemkine ». On aperçoit ses épaules. Il a un corps simple, comme j'aurais aimé l'avoir. Je ne veux pas y penser.

Cendrine, elle veut lire *Giton*. Ici personne ne sait ce que veut dire « giton ».

- C'est à qui, ça ?

- Et ça, c'est à qui ?

- Je sais pas.

- Ça va pas du tout.

- La voiture-club est un vrai tripot, y en a déjà qui jouent au tarot.

- C'est chiant, je retrouve plus mes affaires.

- Où on en est avec le vol ?

- C'est à moi, ça.

Qu'est ce que c'est que cette voix de cheftaine dans le haut-parleur ? Ça arrive comme ça, brutal, ça donne des informations, des messages personnels. Parfois la voix s'énerve : « Les gens qui ont squatté le compartiment du contrôleur de la SNCF sont priés de l'évacuer tout de suite ! Le contrôleur a été très gentil avec vous, mais je vous signale qu'on arrive bientôt en Allemagne où les gens des chemins de fer risquent d'être beaucoup moins cool. »

Marie-Martine revient de l'inventaire des wagons de marchandises. Ça va. Les choco BN ont disparu, c'est tout.

Marie-Martine, c'est un hasard, on se connaît depuis des années, mais on ne se parle pas : il faut rester strict, écarter les bavardages, afin de se consacrer entièrement à l'aventure.

Où elle est l'aventure ?

Je ne sais pas. C'est une promesse. Comme une figure de proue à l'avant de la locomotive.

Il est tard, il faut s'installer pour la nuit, ouvrir les couchettes, déplacer les sacs. Il est chiant, Raphaël, avec ses sacs, qu'est ce qu'il transporte ?

Des bouquins, d'accord.

Des rames de papier, très bien.

- Mais ça, c'est quoi ?

- Des jeux d'échecs.

Douze jeux d'échecs. Il fait une animation-échecs pour les passagers du train spécial.

- C'est pas vrai.

- Si.

On lui a demandé de faire ça parce qu'il l'avait déjà fait pour le train spécial Paris-Pékin. Ça avait bien marché. Il y a des p'tits métiers, comme ça, nés de la charité internationale ; on ouvre des yeux ronds en apprenant ça.

Raphaël est capable de jouer dix parties en même temps. C'est une espèce de monstre. Il a une machine pour jouer tout seul, mais sans échiquier, juste un petit cadran où les coups s'inscrivent, E2 en C4, etc., il mémorise tout. Il est assis sur sa couchette. Ça fait bip-bip.

Bip-bip.

Est-ce que ça va durer longtemps, ces bip-bip ?

Yvan a pris possession de la seconde couchette du haut en face de moi. Cendrine la voulait, cette couchette, mais si elle croit qu'Yvan va être assez gentil pour la lui céder, elle se goure.

Yvan est déjà couché, il dit : « Pas question, je reste là-haut. »

Il a un gros livre, vraiment énorme, les œuvres complètes d'Edgar Poe.

Je croyais que le masochisme de la lecture était un vice réservé à certaines femmes de notaire, femmes de médecin, ces parvenues qui s'obligent à lire tout Balzac comme la rançon de leur nouveau statut social. Mais de la part d'un garçon aussi décontracté qu'Yvan, je trouve ça dommage.

Je suis en train d'écrire, à plat ventre sur ma couchette, lorsque Raphaël fait irruption dans le compartiment. Il revient de la voiture-club, il a besoin, vite, d'un morceau de papier. Pour chier ? Non. Pour son tournoi d'échecs, pour marquer les points, les équipes.

Avant de partir de chez moi, j'avais glissé dans mon carnet bleu des bostols des Editions du Seuil, une dizaine de bostols, très beaux, avec la petite maison et son portail tordu ; je les avais volés sur la table du service de presse, je trouvais ça chic.

Je lui donne un de ces bostols. Il regarde les Editions du Seuil, ça lui fait un choc.

- Alors c'est vrai, t'écris des livres ? C'est comment, ton nom ?

Il a une voix cassée, aiguë.

Il veut savoir mon nom d'écrivain, mais ce n'est pas mon vrai nom.

- C'est quoi ton vrai nom ?

Il sort la tête pour voir mon vrai nom sur le tableau des réservations.

- Christophe Quiniou, c'est ça ton vrai nom ?

Il veut tout savoir en entier, c'est un person-

nage comme ça, curieux de nature, vraiment chiatique.

Il regarde encore le bristol des Editions du Seuil, il le fait claquer sur son menton, il a un petit sourire dont j'ignore la raison. Merci, dit-il, et il part avec son bristol au bord des lèvres.

- On arrive à Forbach.

- Y a un fax dans ce train ?

Des morceaux de phrases passent dans le couloir. Je sors de mon portefeuille la Photomaton du petit garçon dont je suis tombé amoureux juste avant de partir. Je branche mon walkman sur la voix de Billie Holliday. Je ferme les yeux. Je pense au jour où j'irai le chercher à l'école.

Une visite

Ça c'est un bel homme ! Il entre avec son accent italien et sa coiffure parfaite. Cendrine le regarde en battant des cils.

- Je m'appelle Paolo.

- Cendrine, s'écrie-t-elle.

- Christophe.

- Yvan.

- Gilles Maurice.

Paolo marque un temps devant le nom de Gilles Maurice, il a mal compris.

- Jim Morrison, c'est ton nom ?

- Gilles Maurice ne ressemble pas du tout à Jim Morrison. Gilles Maurice est petit, gros, avec des cheveux crépus, on ne pourrait jamais le prendre pour une rock star, c'est ça qui est drôle.

A partir de maintenant on ne cessera plus de l'appeler Jim Morrison.

Et Yvan aussi, on va l'appeler Potemkine.

Et Marie-Martine, on va l'appeler Maman, ça lui va bien.

Cendrine, on n'y touche pas.

Moi, on m'appelle déjà l'écrivain. Chaque fois qu'on m'appelle l'écrivain, j'ai un mouvement de tête particulier, quelque chose de plus lent dans la réponse qui déclenche entre mes vertèbres cervicales un étirement, un peu à la manière d'un coq.

Qu'est ce qu'il vient faire là, Paolo ?

S'asseoir.

Il veut nous parler du mouvement étudiant en Italie. Il est de Venise.

Ah, Venise !

C'est une ville magique.

Oui, oui.

- C'était la question de savoir si oui ou non il fallait se structurer en tant que mouvement...

Ils ont des mouvements, les étudiants. Des grèves, des luttes, des occupations. Paolo était contre l'occupation.

Ah bon.

Personne n'en a rien à foutre de ses histoires, c'est simplement parce qu'il est beau et qu'il a un accent charmant. Sinon c'est toujours pareil : des problèmes de structures à l'intérieur du mouvement. Quatre-vingt pour cent de l'énergie sont consacrés aux problèmes de structures.

- Pourquoi il est si grand, votre désir de structures ?

J'ai demandé ça, et Paolo s'est aussitôt arrêté de parler. Il est étudiant en lettres modernes et en philosophie, il est donc capable, à partir du mot désir, de tirer une phrase assez longue pour revenir sur les problèmes de sa représentativité à l'intérieur du mouvement. C'est-à-dire revenir sur les problèmes de structures. Il aime aussi beau-

coup « l'intérieur du mouvement », c'est un truc chaud, il en parle, il ronronne, parle, parle.

- Est ce que tu as prévu des cadeaux pour les Roumains ?

Paolo ne répond pas. C'est la troisième fois qu'il est décontenancé. Il se demande pourquoi je ne pose pas plutôt des questions sur le mouvement étudiant en Italie. Et Cendrine, et Jim Morrison non plus, ils ne posent pas les bonnes questions. Qu'est ce que c'est que ce compartiment où l'on ne pose pas de questions intéressantes ?

Cendrine déplie et replie ses jambes sur la banquette, elle fait sa chatte.

Paolo veut me donner les documents qui m'aideront à mieux comprendre la situation du mouvement étudiant en Italie. Quand il parle de ses documents, il a un geste avec ses mains pour montrer l'importance du dossier, l'épaisseur. Et pendant que j'y suis, je pourrai l'aider à corriger ses fautes de français puisque je suis écrivain.

- Mais bien sûr, volontiers. Reviens quand tu veux.

Il nous serre la main à tous en nous souriant avec sa grande bouche séduisante. Il s'approche

de Cendrine pour lui faire la bise, elle a aussitôt un réflexe de coquetterie, un large mouvement de la tête pour dégager les cheveux de son visage ; c'est tragique, la pauvre, parce qu'à ce moment là elle ressemble vraiment à Peggy la cochonne.

- Je commence à l'adorer, Cendrine.

On parle de Paolo qui vient de sortir, elle le trouve, houlala, tellement beau.

Jim Morrison fait le difficile, il dit : « Mouais, faut aimer le genre italien. » Je ne sais pas s'il est furieux, s'il est triste, je ne sais pas ce qu'est la souffrance d'un homme petit, gros, quand on lui parle d'un bel homme.

Jim Morrison se jette sur les cookies de Marie-Martine, les petits-beurre, et moi aussi je me jette dessus, c'est à ce moment-là que nous faisons vraiment connaissance, la bouche pleine de cookies.

Qu'est-ce qu'il fait dans ce train, Jim Morrison, s'il n'est plus étudiant ?

Des affaires.

Il a des dossiers, un costard, deux cravates, des chemises de chez Agnès B.

- Quel genre d'affaires ?

Des cafétérias.

Il a des cafétérias dans toutes les universités de France. C'est un marchand de cafétérias. Il veut inonder les universités de l'Est avec ses cafétérias.

Cendrine est stupéfaite, pas contente, elle dit : « Alors c'est toi qui nous fais bouffer cette merde ? »

C'est lui. Il est calé au fond de la banquette et il dit : « Oui, c'est moi. » Fier poussah.

Cendrine lui en veut surtout à cause des palmiers ramollos.

- On ne vend pas de palmiers, répond Jim Morrison.

- A Censier, vous ne vendez pas de palmiers ? Ça m'étonnerait.

- Non, on ne vend pas de palmiers.

- Ah si !

Il se disputent sur les palmiers.

FRONTIERE DES DEUX ALLEMAGNES,
LA NUIT

Je fais dans mon froc chaque fois qu'un Allemand ouvre mon passeport.

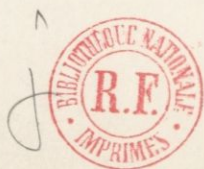
Un jour ils m'attraperont par les pieds pour me faire descendre de ma couchette, il y aura de la pisse, ils traîneront mon corps sur le lino du couloir, je balaierai la poussière et les mégots en laissant une trace humide tout le long du quai, jusqu'à la salle des tortures.

Mais, pour l'instant, rien, l'Histoire est morte, les douaniers nous rendent nos passeports et referment doucement la porte de notre compartiment.

gueulait « vive la Roumanie ! » par la fenêtre du train, elle s'avance vers nous, le poing dressé et elle crie :

- Capitalistes !

FIN



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.